

## Accélération et décélération

Depuis une dizaine d'années, Lin Delpierre n'a cessé de présenter une discrète mais brillante singularité à travers une œuvre aux qualités tant esthétiques que profondément humaines. C'est par un prisme personnel qu'il a entrepris de photographier des couples dans leur rapport à l'espace urbain ou des femmes arpentant les grandes capitales du monde, et il le fait avec un indéniable respect envers les personnes, manifestant un intérêt peu commun pour la teneur de leur personnalité secrète, leur sociologie et leur solitude.

Sans se borner à n'agir qu'en « photographe » au sens strict de ce terme, à savoir, tel un artisan aux finalités esthétiques avant tout techniques, l'artiste a néanmoins toujours su apporter à ses prises de vues, (analytiques et par conséquent jamais « volées » à ses sujets), un soin minutieux, restituant par les jeux de lumière captifs d'une ombre diurne, l'aspect précieux et électif de portraits urbains éminemment féminins.

Sans céder non plus au simplisme d'un hypothétique voyeurisme masculin, il atteste cependant d'un regard masculin profondément psychologique qu'il pose sur des femmes de tous âges flânant ou se pressant dans les rues, chez lesquelles il décèle les ressorts psychiques parfois les plus intimes et évanescents, et toujours identificatoires dans la mesure où l'être de nos sociétés post-industrielles y apparaît telle une ombre fugitive - parfois sublimée en sa mélancolie, que broie, peu ou prou, la machine infernale de nos grands centres urbains. D'où, ces captations essentiellement documentaires toutefois intimes que Lin Delpierre rehausse d'un fini particulièrement précieux (au sens de sa rareté). A mi chemin entre documentaire et arts plastiques donc, et sans pâtir des limites spécifiques de chaque approche en soi, l'artiste s'attelle à des problématiques sociales et privées, pour y prélever le mètre étalon d'humeurs humaines et, tout en le frôlant, se dérobe au genre du reportage. Si une permanente « beauté » parcourt son oeuvre, celle-ci ne passe pas nécessairement par certains canons établis. Au contraire, l'artiste ferait un même sort autant à la beauté physique qu'à une fugitive disgrâce, privilégiant en chaque femme une aura saturnienne et cette opacité prometteuse de leur soliloque.

Définie par cette approche avant tout compréhensive, l'oeuvre paraît innervée en ses filigranes d'une culture poétique, significative chez cet artiste qui en pratique la discipline littéraire, garantissant ainsi à une appréhension proche de la « vision de voyage », une discursivité induite et une profondeur insolite. Delpierre ne se contente pas cependant de recourir à la photographie seule. C'est aussi avec maîtrise qu'il aborde à présent un plus instable champ cinématographique. Film expérimental, lourd cela va sans dire du poids méditatif que la poésie confère déjà à sa photographie Il parvient, de plus, là où maints photographes échouèrent, à opérer sans heurt une difficile translation entre photographie et film, préservant à chacun sa spécificité et ses possibles écarts, perceptibles à éclipse dans ses essais filmiques. Des vidéos telles que « Lettre de Montevideo » ou « Go To The Hell », opérant au cœur de problématiques urbaines et politiques, assurent ce va et vient complexe, soutenu, entre mouvement et fixité sans que ces instances ne cèdent aux limites de leur cadre orthodoxe. Ses arrêts sur image ou plutôt « arrêts sur un inarrêtable cours de mouvements urbains et collectifs » autorisent ce type de suspension subliminale, qui en un éclair vite enfoui dans les recoins de la perception, de la conscience et de la mémoire induit à interroger la photographie en tant que problématique fixité que nous avons trop facilement tendance à prendre pour énonciation sans faille mais qu'il montre comme prise au cœur d'un mouvement tourbillonnaire sujet à d'imprévisibles stases lumineuses...

Ces effets d'accélération et de décélération, furent ce qui dès le premier instant, me détermina à soutenir son travail photographique lorsque j'en pris connaissance au salon de Paris Photo. Il est aussi enrichissant de s'entretenir avec un artiste dont on perçoit rapidement que ce travail n'émane d'aucune « trouvaille », ni chance fortuite mais qu'il se nourrit sans cesse de lui-même, privilégiant l'inquiétude et l'attention d'un esprit qu'alerte l'impensé d'un partage social et subjectif de l'espace, ce bien commun de nos grands centres déshumanisés en perte d'agora, et où l'individu, notamment féminin apparaît comme une incandescence unité en perdition. Pour l'artiste néanmoins, cette « beauté », physique ou photographique, ne constitue pas un « système fini » mais doit toujours se chercher partout là où elle se retranche, au-delà de ses limites. Et parfois, celles-ci se révèlent être ce qu'il y a au fond de plus familier, de plus inaperçu. Dans chaque ville que Delpierre parcourt, l'être féminin - ou

l'être social en général - s'inscrit, en des conditions propres tantôt à un patrimoine architectural tantôt au drame, à la stase économique de tel ou tel état. Mais l'artiste sait aussi l'en dissocier, renvoyant à cette encoche d'un « quant à soi », reflet spéculaire, invariablement identificateur, capable de générer une éventuelle méditation nous renvoyant par un intime feed back à nos propres déambulations. L'approche de la vidéo et du film expérimental, chez Lin Delpierre – car on ne saurait ici dissocier l'un et l'autre -, démontrent encore ce sens d'une exploration infinie, respectueuse déjà présente dans sa photographie.

De cette même photographie qui demeure incluse telle une richesse brûlante dans le noyau du film, l'artiste aborde magistralement la complexe turbulence. Articulant à bon escient ces essais filmiques à une musique contemporaine composée par Philippe Leroux, artiste et chercheur à l'IRCAM, ces travaux convoquent aussi une certaine valence linguistique, valant pour rythme et peut-être pour « temps », ce temps qui s'embusque dans ses photographies comme dans un réservoir lumineux qui tiendrait du miracle, éclairant un « portrait » de femme qu'il extrait d'une foule anonyme, toute à son flux, à son essaimage.

Mûrement réfléchi à travers la praxis poétique éprouvée de l'artiste, (Philippe Leroux composant notamment aussi à partir des écrits de l'artiste), ce recours à la musique contemporaine s'enrichit ainsi de l'aléatoire, attestant de la maîtrise innée (ou acquise par longue persévérance), d'une œuvre aussi singulière que rare, qui nous incline à définir Lin Delpierre comme un artiste, un poète, un cinéaste expérimental prometteur et hors pair, et, cela va sans dire, comme un authentique chercheur.

Michèle Cohen Hadria